

“What is “ culture ” according to librarians? Is it evidence-based? ” (meilleurs emprunts en bibliothèques et représentations professionnelles de la lecture)

Claude Poissenot

► **To cite this version:**

Claude Poissenot. “What is “ culture ” according to librarians? Is it evidence-based? ” (meilleurs emprunts en bibliothèques et représentations professionnelles de la lecture). IFLA (section Théorie et recherche en bibliothéconomie), Berlin, août 2003., Aug 2003. sic_00000972

HAL Id: sic_00000972

https://archivesic.ccsd.cnrs.fr/sic_00000972

Submitted on 30 Apr 2004

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

MEILLEURS EMPRUNTS EN BIBLIOTHEQUE ET REPRESENTATIONS PROFESSIONNELLES DE LA LECTURE

D'un point de vue sociologique, le métier de bibliothécaire se définit par sa position intermédiaire entre l'univers de la création (au sens large du terme) et l'univers de l'utilisateur¹. Plus proche du pôle de la production d'information que ceux qu'ils desservent, les bibliothécaires n'en font pourtant pas partie. A partir de cette analyse, on pourrait s'attendre à ce que la compétence professionnelle se construise par la connaissance de chacun des pôles en plus des techniques proprement documentaires. C'est partiellement le cas pour la production : par la « culture générale » qu'on leur demande, les bibliothécaires disposent de fait d'une connaissance (au moins relativement) bonne de la production éditoriale (au moins une partie). Ils connaissent les auteurs, les courants littéraires, les éditeurs, les outils critiques. En revanche, la connaissance des usagers réels et potentiels semble moins assurée et nécessaire pour l'accès et l'exercice du métier. Ce domaine de recherche est peu développé et peu enseigné en France.

Cette situation tient à la manière dominante dont les bibliothécaires français construisent la légitimité de leur travail. La « qualité » des collections apparaît comme le premier critère d'évaluation des collections par les bibliothécaires. Ceux-ci justifient leur activité professionnelle par cet argument même si certains insistent aussi sur la relation aux usagers². Mon propos n'est pas de juger le système de valeurs des bibliothécaires mais de le confronter avec celui d'une partie des usagers (réels ou potentiels). En cela, je veux simplement établir que le travail des bibliothécaires repose parfois davantage sur un univers de valeurs que sur une connaissance réelle des publics à desservir. Il appartient au sociologue de montrer que ce que les acteurs pensent être le réel n'est en fait (dans certains cas) que la projection sur le réel de leurs jugements de valeurs. Le présent article s'inscrit dans un programme plus large visant

¹ B. Seibel, *Au nom du livre*, Paris, BPI, 1988, p. 11.

² On trouvera de nombreux exemples dans A.-M. Bertrand, *Bibliothécaires face au public*, Paris, BPI, 1995.

à expliquer aux bibliothécaires en quoi les choix qu'ils font au nom de leurs systèmes de valeurs ont des effets sur le public qu'ils recrutent³.

De façon à mettre en évidence ce décalage entre l'univers des valeurs des bibliothécaires et celui (d'une partie) des usagers, je propose d'étudier un aspect de la vie des bibliothèques. Il aurait pu s'agir des interactions entre bibliothécaires et usagers ou la perception de l'architecture ou de bien d'autres sujets. Il s'agit des emprunts de romans dans les sections adultes. Le choix des romans plutôt que des documentaires est justifié par l'intuition selon laquelle les critères de sélection des premiers reposent davantage sur des jugements de valeurs que celle des seconds. Un documentaire sera jugé « bon » du fait de son actualité, de ses qualités de vulgarisation, des illustrations qu'il inclut, etc. Les qualités d'un « bon » roman sont plus variables selon les individus. L'étude des meilleurs emprunts permet de confronter les systèmes de valeurs des bibliothécaires et des usagers. Les premiers choisissent les livres qu'ils acquièrent (ou non) au nom de leurs valeurs et les usagers empruntent (ou non) les romans mis à leur disposition en fonction de leurs propres critères. Les meilleurs emprunts permettent ainsi de saisir l'avis d'une partie des usagers sur la production éditoriale qui lui est proposée.

Nous⁴ avons voulu observer quels étaient les romans les plus empruntés entre janvier et novembre 2002. De façon à diversifier nos sources d'information, nous avons cherché à obtenir le palmarès des meilleurs emprunts de romans adultes dans trois bibliothèques (Laxou, Nilvange et Toul en Lorraine, France). Il s'agit de médiathèques de taille moyenne installée dans des communes de 8 000 à 17 000 habitants. Deux des trois communes (Nilvange et Toul) forment des centres qui attirent à elles la population des alentours. Laxou est en revanche située à proximité immédiate de la commune centrale de Nancy.

Nous étudierons d'abord en quoi et pourquoi ce sujet intéresse peu les bibliothécaires. Nous verrons ensuite les écarts entre les choix massifs des emprunteurs et les valeurs des bibliothécaires.

S'intéresser aux meilleurs emprunts : une étrange idée

Alors que le nombre de bibliothèques n'a cessé d'augmenter en France et qu'une partie grandissante d'entre elles sont informatisées, les livres les plus empruntés ne font l'objet

³ Cf. C. Poissenot, « Programme pour l'étude des déterminants interne de la fréquentation des bibliothèques », in Réjean Savard (dir.), *La formation et la recherche sur le marketing et la gestion de la qualité des bibliothèques*, Colloque satellite IFLA, Québec, 14-16 août 2001, München, K. G. Saur, pp. 69-86.

⁴ Je remercie les responsables des bibliothèques (P. Bruthiaux, M. Colnot, F. Didier) qui ont accepté cette étude ainsi que les étudiants de l'IUT Nancy-Charlemagne qui m'ont aidé à la réaliser.

d'aucune recherche. Le seul article recensé, en France, a été réalisé « de l'extérieur » par un journaliste d'une revue littéraire⁵.

Un indice de l'absence d'intérêt de la profession sur le sujet apparaît dans la difficulté que nous avons rencontrée à produire les listes des meilleurs emprunts. Les logiciels de bibliothèque ne produisent pas aisément ces résultats. Les bibliothécaires qui les ont choisis n'ont pas fait de cette fonctionnalité un critère important.

En quoi et pourquoi le thème des meilleurs emprunts n'intéresse-t-il pas la profession ? Quelles sont les valeurs qui empêchent à ce sujet d'émerger et d'intéresser ?

Les bibliothécaires se définissent et sont définis (par le regard des usagers autant que par leur ministère de tutelle) comme appartenant au domaine de la « culture ». Dans cet univers, la « qualité » d'un roman est indépendante du nombre d'exemplaires vendus. Pour certains même, le succès commercial apparaît comme une marque de doute sur la qualité d'un texte. De ce point de vue, le cas Harry Potter est intéressant car, dans certains discours des professionnels, son intérêt littéraire diminue depuis qu'il connaît un énorme succès. Dans ce contexte, on comprend pourquoi les bibliothécaires s'intéressent peu aux meilleurs emprunts dans leur bibliothèque. Ils laissent à l'univers commercial, l'intérêt pour le goût dominant des lecteurs. Ainsi, A.-M. Bertrand, auteur influent dans le monde des bibliothèques en France, affirme-t-elle par exemple que « les bibliothèques ne gèrent pas des stocks (de boulons ou de boîtes de raviolis), elles construisent une collection qui porte des idées, du savoir et de la création⁶ ». Les bibliothécaires se pensent et agissent comme participant au champ littéraire. Celui-ci vise à établir des valeurs proprement littéraires permettant de juger la production de romans. Comme tout champ, celui-ci cherche à se constituer comme autonome c'est-à-dire que seuls les membres du champ, détenteurs du pouvoir légitime de dire ce qui est bien ou non, contribuent à la définition de la qualité des romans. Le succès ne saurait tenir lieu de jugement littéraire. Si tous les jugements ont la même valeur, il n'existe plus de séparation entre professionnels et public. La définition par opposition à la sphère marchande découle moins d'un rejet du commerce de livres (ce qui est partiellement le cas) que d'une méfiance à l'égard de la sensibilité développée par le commerce de livres à la prise en compte des goûts du public. C'est moins la transaction financière autour d'un objet culturel qui pose problème que le poids de la « demande » dans la définition des services et produits offerts. La sphère commerciale abrase la frontière entre les détenteurs du pouvoir de juger de la qualité des textes et le « public » c'est-à-dire l'ensemble des gens définis négativement par leur position

⁵ P. Perrier, « Les bons emprunts » in *Lire*, septembre 2002, pp. 20-22.

⁶ A.-M. Bertrand, *Les bibliothèques municipales*, Paris, Ed. du Cercle de la Librairie, 2002, p. 89.

extérieure à l'univers légitime de jugement de la littérature. C'est sur ce point que se loge la distance critique d'une partie importante des bibliothécaires à propos du marketing. Les bibliothécaires revendiquent leur appartenance et leur participation au champ littéraire et, en cela, sont conduits à négliger les goûts des citoyens qu'ils ont pour mission de desservir. Ceux-ci peuvent être satisfaits publiquement d'autant mieux qu'ils s'accordent avec les goûts des bibliothécaires.

L'étude des meilleurs emprunts peine à intéresser la profession car elle se focalise (par définition) sur une infime partie de la collection de romans proposés aux lecteurs. Les bibliothécaires construisent une collection dans la durée dont la valeur repose sur sa diversité. Les meilleurs emprunts réduisent cette variété à une liste de titres résultant de la demande récurrente des usagers. La promotion de la diversité l'emporte sur le souci de construction d'un ensemble de références communes à une variété de lecteurs.

L'aspiration collective des bibliothécaires à l'appartenance au champ littéraire s'accompagne d'une tentative de construction d'un système de valeurs partagés. Que ce soit à travers les recrutements, les épreuves de concours, les revues professionnelles mais aussi le regard mutuel sur les collections respectives des collègues, il s'agit de s'accorder et d'imposer des choix. C'est ainsi par exemple qu'un des trois responsables de bibliothèque de l'étude s'intéressait aux acquisitions faites par ses collègues à travers les listes des meilleurs emprunts dans leur équipement. L'étude des meilleurs emprunts risque de mettre à l'épreuve l'unité présumée du système de valeurs professionnels. Le constat collectif de divergences à propos des acquisitions et d'un décalage entre les valeurs littéraires professionnelles et les goûts des lecteurs menace cette unité.

Les meilleurs emprunts : la lecture entre usagers et bibliothécaires

Les réserves des professionnels à l'égard des meilleurs emprunts deviennent compréhensibles quand on observe la nature des choix des lecteurs. Ceux-ci entrent en décalage avec les représentations des bibliothécaires.

Les caractéristiques des livres les plus empruntés révèlent le « contenu » de la « culture » des usagers dont les choix sont les plus répandus. Cette « culture » n'est pas dominante car il lui manque la légitimité que peut conférer une institution mais elle est massivement présente chez les usagers qui déambulent dans les murs des bibliothèques. Cette culture est marquée par la présence dominante d'auteurs anglo-saxons : ce sont presque les deux tiers des titres (63%) dont les auteurs sont anglo-saxons. Sans qu'il soit nécessaire de procéder à une étude, le poids

de cette origine culturelle est supérieur à celui observable dans les acquisitions faites par les bibliothèques. D'un point de vue anthropologique, on peut déceler dans ce résultat une tendance à la reformulation de notre culture française contemporaine par l'intégration de références. Une telle observation conforte des éléments repérables dans des domaines aussi variés que la musique, la télévision, le cinéma, la gastronomie et bien d'autres. Une partie numériquement (et donc économiquement) importante de notre population vote avec ses pieds pour des références étrangères à la culture française précédente. Nos concitoyens trouvent dans l'environnement anglo-saxon un univers de référence qui leur parle davantage que celui offert par la littérature française contemporaine. La défense de l'« exception française » émane davantage des responsables culturels que de leurs usagers. On repère ici sans doute une difficulté des auteurs français actuels à communiquer avec les lecteurs français dans leur globalité. Il est possible que ce succès repose en partie sur l'attrance pour le genre du policier que les auteurs anglo-saxons parviennent sans doute à satisfaire. Ils y parviennent d'autant plus qu'ils savent produire de façon régulière et créer des attentes chez les lecteurs en leur permettant de retrouver des héros d'un livre à un autre. Les auteurs anglo-saxons de la liste (au moins autant que les autres) ont souvent écrit nombre d'autres livres. Ils sont souvent identifiables par le type de romans qu'ils écrivent (par exemple : Mary Higgins Clark, Daniele Steel).

Lecteurs et bibliothécaires divergent également sur l'importance accordée au succès commercial et à la médiatisation dont font l'objet les romans et leurs auteurs. La liste des romans les plus empruntés (n = 29) comporte 17 titres ayant figurés dans le palmarès des 25 meilleures ventes établies par *Livres-Hebdo* (revue professionnelle largement consultée par les bibliothécaires). Ce résultat indique que les lecteurs choisissent préférentiellement leurs livres parmi ceux qui se vendent le plus⁷. Ces romans bénéficient souvent d'une plus grande couverture médiatique. La promotion dont ils font l'objet se répercute dans les emprunts en bibliothèque. Une partie de la demande de lecture observable en bibliothèque se caractérise par sa soumission au mouvement général qui pousse vers un nombre limité de titres. Ce mouvement se compose d'un mélange de stratégies d'éditeur et de marchands de livres, de critiques dans la presse et de jugements personnels et collectifs de lecteurs. Les bibliothèques ne sont pas seulement dans le temps long de la culture, elles sont impliquées par leurs usagers (mais aussi par les bibliothécaires qui achètent ce qu'ils leur demandent) dans le temps court

⁷ On observe une tendance davantage tournée vers les succès commerciaux que dans une enquête réalisée en 1994 dans une bibliothèque publique du Japon. Il apparaissait que trois des titres les mieux vendus dans l'année

de l'actualité éditoriale. Dans ce contexte, la bibliothèque n'apparaît plus comme un médiateur entre la production éditoriale « de qualité » et le public. Elle est réduite au rôle de distributeur de livres promus par d'autres qu'elle-même. Sa fonction « culturelle », de prescription à laquelle les professionnels sont tant attachés n'a plus lieu d'être. Elle n'est pas reconnue comme un acteur puissant du monde littéraire. La réticence des bibliothécaires à proposer plusieurs exemplaires de livres ayant du succès⁸, apparaît comme une tentative pour conserver une partie de leur pouvoir. Une telle pratique se heurte aux attentes d'une partie importante des usagers qui préfère renoncer à fréquenter les bibliothèques⁹. Cet équipement préfère perdre ces usagers aux attentes redondantes plutôt que de renoncer à son pouvoir spécifique dans le champ de la culture.

Mais la place accordée aux romans les mieux vendus dans le palmarès des titres les plus empruntés varie entre les trois bibliothèques de l'étude. A Laxou seul un titre (sur 10) ne figure pas dans les meilleures ventes contre 3 à Nilvange et 8 à Toul. Cette dernière médiathèque se distingue nettement des deux autres. Le poids des meilleures ventes y apparaît nettement plus faible. Il est possible que les acquisitions soient faites de façon moins systématique en fonction des romans figurant dans le classement des meilleures ventes que les autres bibliothèques. Il est possible également (Mme Didier la responsable l'a suggéré pour au moins un roman), que le personnel de la médiathèque se soit conseillé des livres qui ne figurent pas dans les meilleures ventes ce qui a augmenté sensiblement le nombre des emprunts. Cet écart entre Toul et les autres bibliothèques doit être considéré avec intérêt car il décide du degré d' « inféodation » de cet équipement aux succès de librairie c'est-à-dire de l'appartenance ou non des bibliothèques au champ littéraire et du poids spécifique qu'elles y occupent.

Conclusion

Notre travail conclut à un écart important dans les manières dont les bibliothécaires et certains usagers se représentent et utilisent la collection. Celui-ci est probablement encore plus élevé avec les non usagers. Les bibliothécaires impriment une marque à la bibliothèque à travers

1993 dans ce pays entraînent dans le palmarès des dix documents les plus empruntés. Cf. Y. Eki, « Best-selling books and reservations » in *Toshokan Zasshi*, t. 88, n°3, mars 1994.

⁸ Ce n'est pas le cas partout ni en France ni à l'étranger. Un article (N. Van Tiggelen, « 'Herkenbaar en leerzaam, maar soms gaat het veel te ver': leesgeschiedenis van een informatieve topper. 'Recognisable and instructive, but sometimes it goes too far': the reading history of an educational success story » in *BibliotheekBlad*, t. 4, n°13, 30 Jun 2000, p.16-17) relatait par exemple que la bibliothèque de Breda en Hollande proposait pas moins de 16 exemplaires du titre *Les hommes viennent de Mars, les femmes de Vénus*.

leurs acquisitions. La hiérarchisation de la production éditoriale est perçue par les visiteurs. Ceux qui la partagent tendent à apprécier et rester dans les murs de la bibliothèque tandis que les autres se tiennent à distance. Cette conception de la collection explique, pour une part, le succès des bibliothèques auprès des classes moyennes et supérieures.

Plus spécifiquement, nous avons montré qu'à l'intérieur même de ceux qui fréquentent ce lieu, un écart subsiste. Les romans les plus empruntés ne sont pas les plus valorisés par la profession. Les usagers ne sont pas à l'image du public souhaité par les professionnels. On se trouve alors devant un dilemme : faut-il que les publics s'adaptent aux collections ou les collections au public ? On rejoint D. Lahary¹⁰ selon qui le métier de bibliothécaire « peut être fondamentalement envisagé de deux façons. D'abord la collection ou d'abord les publics ? D'abord les documents ou d'abord les utilisateurs ? ».

Si les bibliothèques avaient à cœur de chercher à se faire approprier par la population, elles pourraient avantageusement tirer parti des meilleurs emprunts de façon à montrer à ceux qui viennent ainsi qu'à ceux qui hésitent, la place reconnue par l'équipement aux usagers. Ce lieu est un peu le leur car leur activité solitaire d'emprunt s'agrège avec celle des autres pour former la « voix des usagers » publiquement reconnue par l'institution. La proximité entre les usagers et l'institution suppose la reconnaissance publique des premiers. La mise en place d'un service offrant plusieurs exemplaires des livres à succès dans certaines bibliothèques du Japon ne se traduit pas par une moindre variété des emprunts. Les best sellers représentent 1% de la totalité des emprunts observés à la bibliothèque centrale d'Okayama au Japon¹¹. Certaines bibliothèques ont mis en place ce service et certaines tirent profit du dispositif en vendant la totalité des exemplaires sauf un des titres dont la popularité a passé¹².

⁹ C'est un argument avancé par A. Yamamoto (« Comprehensive study on multiple copies in the public library » in *Toshokan-Kai*, t. 54, n°1, may 2002) pour justifier la multiplication des exemplaires.

¹⁰ D. Lahary, « Métier, as-tu du ♥ ? » in *BIBLIOTHÈQUE(s)*, janvier 2003, n°7, p. 75.

¹¹ Cela est montré par K. Tai (« Buying many copies to fill the demand for best sellers » in *Toshokan-Kai*, t. 53, n°6, mars 2002).

¹² C'est par exemple le cas à la bibliothèque East Lyme dans le Connecticut, USA. Cf. B. Morrill, « East Lyme's Book Express: give 'em what they want! » in *Library Mosaics*, t. 6, n°4, jul-aug 1995.

Qd Lahary affirme que c'est d'abord soit les collections, soit les usagers, il pointe un enjeu réel car, c'est ce que nous avons montré, les bibliothécaires et les usagers ne s'accordent pas forcément sur leurs préférences.

OK avec Fialkoff sur le fait que ce serait une très bonne manière de valoriser les bibliothèques que de dresser des stats sur les meilleurs emprunts.

Ecart observés entre goûts lecteurs et univers de valeurs des bibliothécaires n'est qu'un sous-ensemble de celui probable entre les bibliothécaires et les non usagers.

Conclusion : Cela explique largement le recrutement social des bibliothèques dans les classes moyennes.

Etudier meilleurs emprunts pour bibliot = prendre connaissance souci de demande ^= offre (politiquement correct)

Commerce

Comparer acquisitions à travers top ten

Lister meilleurs emprunts ^= cahier de suggestion : demande réelle et non demande formulée.

S'intéresser aux livres en eux-mêmes et non au succès qu'ils reçoivent

Je veux montrer que le travail des bibliothécaires n'est pas toujours fondé sur des faits. Je veux montrer pourquoi à travers un exemple.

Points de divergence entre les valeurs des bibliothécaires et celles des lecteurs à propos des livres :

Actualité : ne pas succomber à l'actualité ^= suivre l'actualité (faite par les médias lesquels sont des intermédiaires entre producteurs et publics)

Livres à succès populaire : il existe une hiérarchie de valeurs indépendante de l'avis du public ^= l'avis des pairs lecteurs guide le choix

Le rassemblement autour de quelques références : promouvoir la diversité (voire la distinction) ^= se construire des références communes avec les autres.

Littérature anglo-saxonne : Soumis à l'appareillage institutionnel de la critique (prix littéraires, critiques dans la presse), les bibliothécaires insistent peut-être davantage sur la littérature française ou un certain type de littérature étrangère ^= les lecteurs apprécient la littérature anglo-saxonne à grand tirage au grand dam des bibliothécaires qui participent à la définition d'une culture française vécue et réellement menacée par la culture anglo-saxonne mondialisée.

Résumé :

MEILLEURS EMPRUNTS EN BIBLIOTHEQUE ET REPRESENTATIONS PROFESSIONNELLES DE LA LECTURE

Nous sommes convaincu de l'intérêt scientifique de la confrontation de la recherche sur les bibliothèques avec la réalité des pratiques des bibliothécaires. Chacun apporte à l'autre un regard complémentaire sur cette réalité. L'article de F. Fialkoff¹³ nous a conduit à nous interroger sur les meilleurs emprunts en bibliothèque et leur promotion. A partir des statistiques de prêt de trois bibliothèques de Lorraine, nous avons cherché à identifier les romans adultes les plus empruntés par les usagers. Nous souhaitons ensuite proposer aux bibliothécaires d'informer les lecteurs de ce palmarès et de rassembler les meilleurs emprunts en plusieurs exemplaires sur une table ou une étagère spécifique.

Ce projet a donné lieu à des échanges avec les bibliothécaires. Ils ont exprimé certaines réticences à l'égard du dispositif. Nous voudrions montrer quelles représentations professionnelles de la lecture et du métier de bibliothécaire étaient menacées par notre dispositif. Nous souhaitons identifier ces présupposés et ainsi mieux connaître les bibliothèques gérées par ceux qui les partagent.

L'étude des meilleurs emprunts offre la possibilité de confronter les représentations de la lecture des bibliothécaires avec celles des lecteurs. Nous voudrions montrer le décalage entre les deux. Quels sont les romans les plus lus ? En quoi sont-ils différents de ceux promus par les bibliothèques ? Nous montrerons que les livres à succès sont souvent écrits par des auteurs anglo-saxons alors que les bibliothèques accordent (comme le fait une partie importante de la critique littéraire) une place importante aux auteurs français. Nous mettrons en évidence le fait que les lecteurs choisissent des romans selon la notoriété, la médiatisation de leurs auteurs alors que les bibliothécaires insistent sur la notion de « qualité ». La bibliothèque est utilisée comme un lieu d'approvisionnement de livres promus à l'extérieur alors qu'elle est définie par ses employés comme un espace destiné à la définition et promotion de la culture.

¹³ F. Fialkoff, « Where are the library Best « sellers » ? » in *Library Journal*, 15 avril 2002, Vol. 127, n° 7, p. 68.